

LE

BON FRIDOLIN

ET LE

MÉCHANT THIERRY

OU

LE CRIME PUNI ET LA VERTU RÉCOMPENSÉE

TRADUIT

DU CHANOINE VON CHR. SCHMID

PAR E. DE CORGNAC.



LIMOGES

EUGÈNE ARDANT ET C^{ie},

ÉDITEURS.



LE PETIT SAVOYARD

ET SON CHIEN

I. — ANTOINE ET SON CHIEN BOITEUX.

Si ceux de nos jeunes lecteurs, qui ne connaissent que les belles maisons de nos grandes villes et la douce température de nos riches campagnes, se trouvaient tout à coup transportés dans la partie la plus rude et la plus sauvage des montagnes de la Savoie, et qu'on leur montrât sous la neige de misérables masures formées de pierres sèches ou grossièrement liées d'un peu de terre et de mousse, ils se figureraient difficilement que ces espèces de tanières puissent être habitées par des hommes.

C'était pourtant là que vivait l'honnête Jean Rossli avec sa femme et ses cinq enfants. Sa pauvre hutte était adossée, du côté du nord, à un énorme rocher couvert de glaces : une petite fenêtre y laissait entrer le jour nécessaire : quelques meubles grossiers garnissaient l'intérieur. Cette demeure, toute misérable qu'elle peut paraître à nos jeunes lecteurs, abritait cependant une famille heureuse. La santé et la joie régnaient dans ce modeste asile, comme ces fleurs qui s'épanouissent entre les fentes des rochers sous un ciel d'hiver. Quand le père, qui était bûcheron, revenait le soir avec son fils aîné, petit garçon de douze ans, et qu'il voyait de loin la lumière allumée dans sa cabane briller parmi les arbres couverts de givre, le pauvre homme ne songeait point à se plaindre de son sort; il trouvait, en arrivant, un bon feu pour réchauffer ses membres glacés, un souper frugal pour réparer ses forces, une femme et des enfants pour lui faire goûter les joies de la famille; c'était tout ce qu'il

pouvait demander au Ciel; et si le hasard voulait qu'un voyageur égaré dans ces montagnes eût besoin d'un asile contre la neige, la pluie ou les avalanches, le brave bûcheron se croyait bien assez riche, puisqu'il avait même sous son humble toit la place d'un étranger.

Antoine, l'aîné de la famille, aidait à son père dans tous ses travaux; c'était un enfant sain, robuste, enduroi à la fatigue et aux privations, plein de courage et de gaieté. Ses frères et ses sœurs travaillaient aussi selon leur âge. C'était la plus jolie petite famille que l'on pût voir, surtout quand, le dimanche matin, ils descendaient la montagne pour aller entendre la messe à l'église d'un petit village enfoncé dans la vallée, les petits garçons en vestes brunes, les petites filles avec leurs jupons courts de serge bleue et leurs corsets étroits ornés d'une gause de soie et de beaux boutons de cuivre. Il n'y avait rien dans le costume des petits montagnards qui ne pût faire envie aux plus heureux enfants de nos villes, à l'exception peut-être de leurs sabots de frêne, chaussure plus commode parmi les après rochers de la Savoie qu'elle ne serait élégante sur le pavé de Paris.

Le père avait besoin de travailler sans relâche pour nourrir sa petite famille; il cultivait quelques arpents de mauvaise terre sur le penchant de la montagne et coupait des bois de charpente et de chauffage. Une fois, à la chute des premières neiges, ce brave homme tomba malade. Antoine fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvait attendre de ses forces et de son âge; il partait le matin au point du jour, avec son petit frère Gaspard, et coupait des arbres dont il faisait des fagots. C'était un rude travail pour un enfant si jeune; mais le désir de soulager sa famille, sa santé, sa bonne humeur, ne lui laissaient pas sentir la fatigue; il s'occupait avec ardeur, et de temps en temps fredonnait quelque refrain que redisaient au loin les échos de la montagne.

Un matin, en se rendant à la forêt, il crut entendre un cri plain-

Il s'éleva du fond d'un abîme auprès duquel il passait. Il s'arrêta, prêta l'oreille, et bientôt il distingua parfaitement la voix d'un chien qui semblait appeler du secours. Le précipice était profond; notre petit Savoyard hésita quelque temps à y descendre. Cependant la pitié l'emporta; soutenu par son bâton ferré, il parvint jusqu'à la moitié de l'abîme, d'où il put voir jusqu'en bas. Il aperçut le pauvre animal dont les oris plaintifs avaient attiré son attention; il était assis sur son derrière et paraissait blessé : à la vue de l'enfant penché sur le gouffre, il se mit à hurler comme pour appeler du secours, et à remuer la queue en signe de joie. Antoine mesura la distance qui lui restait à franchir; elle était grande encore, et le danger réel. Mais rien ne put l'arrêter; il s'élança courageusement de rocher en rocher comme un jeune chamois, et arriva jusqu'à la pauvre bête, qu'il chargea sur ses épaules : il remonta par le même chemin et avec le même bonheur. Arrivé sur le bord du précipice, il déposa le petit chien sur un tas de mousse et l'examina; il vit qu'il avait une patte cassée; il l'enveloppa dans sa cravate, et le porta jusqu'à l'endroit où il travaillait. Là il partagea avec lui son frugal déjeuner de pain noir et de fromage, et lui fit un lit de feuilles sèches pour y passer la journée. Quand vint le soir, il le prit dans ses bras pour l'apporter à la maison.

Jean Rossli ne vit point avec plaisir l'arrivée d'un pareil hôte.

— Antoine, dit-il à son fils, je ne te blâme pas d'avoir sauvé cette petite bête, en cela tu as montré ton bon cœur; mais ce n'est pas tout, il faudra maintenant la nourrir, et nous n'en avons pas trop pour nous-mêmes. Tu n'as donc pas réfléchi que ton chien mangerait plus à lui seul que tes deux petites sœurs?

— Qu'à cela ne tienne, mon père, reprit Antoine; si vous permettez que je le garde, je vous promets qu'il ne coûtera rien à la famille; je partagerai avec lui ma nourriture.

Le père y consentit, et depuis ce jour Antoine et son chien devinrent inséparables; ils partaient le matin ensemble pour aller au travail et revenaient ensemble le soir. La même portion

de nourriture et le même lit servaient pour tous les deux. Le pauvre animal n'était pas ingrat, il semblait comprendre tout ce que son jeune maître faisait pour lui, le suivait partout, quoique boiteux, et le divertissait par ses gambades et par ses caresses.

II. — ANTOINE QUITTE SES MONTAGNES.

A la fin de l'hiver, lorsque les neiges commencèrent à fondre aux rayons d'un soleil de printemps, Jean Rossi dit à son fils Antoine :

— Mon enfant, tu as aujourd'hui douze ans passés : c'est le moment de quitter nos montagnes pour chercher fortune dans les villes. Ton frère Gaspard est assez fort maintenant pour m'aider à ta place, et Dieu m'a rendu la santé; je ne dois pas te retenir plus longtemps à la maison, où nous n'avons pas assez d'ouvrage. Prends cette vielle que je t'ai gardée et avec laquelle j'ai parcouru autrefois les riantes plaines du midi. C'est dans les villes que j'ai gagné sou par sou de quoi m'établir dans nos chères montagnes : tu feras comme moi. Les marmottes ne sont pas rares dans les rochers; il faut en avoir une et partir en toute confiance : avec une vielle à peu près d'accord et une marmotte vivante, on ne risque pas de mourir de faim; je le sais par expérience. Ainsi prépare-toi pour ce voyage; tu partiras dans dix jours; nous serons quelques années sans nous revoir; mais tu penseras à nous comme nous penserons à toi; tu nous donneras de tes nouvelles aussi souvent que tu le pourras; quant au moment du retour, il dépend de ta bonne conduite et de la protection divine.

— Jean, dit la femme du bûcheron, notre enfant ne doit pas partir sitôt : les neiges ne font que de commencer à fondre, je crains qu'il ne périsse avant de quitter les montagnes. Je t'en prie, laisse-le encore quelque temps avec nous.

— Femme, reprit le père, je sais ce que c'est; tu es fâchée de

le voir partir : moi aussi, car je suis son père. Mais il le faut, et rien ne servirait d'attendre plus longtemps. Dans huit jours il n'y aura plus de neiges, par conséquent plus de danger dans les sentiers de la montagne ; ensuite il est essentiel qu'il arrive de bonne heure dans la plaine, car ce sont les premiers arrivés qui gagnent le plus.

— Chère mère, dit le pauvre Antoine d'une voix émue, laissez-moi partir, et ne vous opposez point à la volonté de mon père. Ce qu'il en fait, c'est pour le mieux : soyez sans inquiétude à mon égard, le bon Dieu me protégera.

La pauvre mère savait que quand son mari avait résolu quelque chose dans sa tête, il n'était pas aisé de lui faire changer d'idée. Elle embrassa tendrement son cher Antoine, essuya ses larmes et ne répliqua pas.

Le départ d'Antoine une fois décidé, toute la famille s'empressa d'en faire les préparatifs : chacun des enfants fit un cadeau au jeune voyageur ; son frère Gaspard lui donna une marmotte qu'il avait prise toute petite pour l'appivoiser ; Nicolas, son second frère, lui offrit un bâton de prunellier, qu'il avait taillé lui-même et sculpté avec son couteau : il reçut de ses petites sœurs quelques paires de bons bas de grosse laine tricotés de leurs propres mains pendant les veillées d'hiver. La mère enferma dans un petit sac un peu de linge, quelques fruits secs et quelques biscuits pour le voyage.

Le jour du départ fut un jour de tristesse pour toute la famille. Cependant, après bien des soupirs et bien des larmes, le pauvre Antoine embrassa une dernière fois sa mère et quitta la modest : cabane.

III. — UN AMI LE REJOINT EN ROUTE.

Jean Rossli accompagna son fils jusqu'au bas de la montagne, et, chemin faisant, lui donna divers conseils sur la manière dont il devait se conduire.

— Mon enfant, lui dit-il au moment de le quitter, Dieu te protégera si tu mets en lui ta confiance. Ne manque pas de le prier soir et matin; mais surtout pénètre-toi de cette vérité : qu'il est partout, qu'il voit tout, qu'il entend tout; que nous ne saurions être un seul moment hors de sa présence. Si tu es tenté jamais de commettre une mauvaise action, cette idée te retiendra; tu te diras : Quand même je pourrais tromper les yeux des hommes, je n'échapperais pas aux regards de Dieu. Garde les commandements et tu seras heureux. Ne mendie point sur la route, mais tâche de payer par quelque service le pain qu'on te donnera. Si tu rencontres un vieillard, découvre-toi devant lui, en pensant à ton père; si tu trouves une femme sur ton chemin, salue-la en pensant à ta mère. Sois toujours prêt à partager ce que tu auras avec un plus pauvre que toi. Sois sobre; ne mange et ne bois jamais plus qu'il ne faut pour l'entretien de la vie et de la santé; l'excès engendre tous les vices et toutes les maladies.

Adieu, mon cher enfant; souviens-toi de mes paroles, si tu veux que Dieu te protège et te ramène un jour dans nos montagnes : adieu, je te confie à sa sainte garde et je le prierai de veiller sur toi.

Ce bon père était si ému qu'il se sentait prêt à fondre en larmes; il embrassa précipitamment son fils et s'éloigna.

Le pauvre Antoine s'était fait à l'idée de quitter sa famille; il s'était promis d'être ferme et de ne point se laisser abattre. Mais, lorsqu'en se retournant il vit son père lui dire un dernier adieu par signes et s'enfoncer dans les détours de la montagne, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. L'idée de sa solitude et de son abandon serrait douloureusement son cœur; il lui fallait marcher devant lui, vers des pays inconnus, et en s'éloignant de plus en plus de tout ce qu'il aimait, de sa famille et de ses chères montagnes : le pauvre Antoine était bien malheureux.

Pendant qu'il était à faire ces tristes réflexions, il sentit sa

marmotte s'agiter et se débattre sur son sein; en regardant cette vilaine bête qu'il devait porter avec lui sur toute sa route, il pensa naturellement à son petit chien, qui était bien plus affectueux et plus aimable, et qu'il eût bien plus volontiers emmené avec lui dans ses voyages.

— Quel malheur, se disait-il, que ce pauvre animal soit têtard! qu'il m'aurait suivi partout, c'était un ami fidèle et dévoué: il partageait mes joies et mes chagrins; avec lui je n'aurais pas été seul. Ah! le pauvre Clopin!

Malgré sa tristesse, l'enfant marchait toujours et le soleil s'abaissait derrière les hautes montagnes qu'il avait encore devant lui. Il doubla le pas pour arriver avant la nuit à quelque village; mais cela lui fut impossible. Il avait beau courir, les ombres grandissaient d'une manière effrayante, et bientôt il vit qu'il ne pouvait pas aller plus loin. L'idée de passer la nuit en plein air, sur la terre humide, et au milieu d'une contrée sauvage, lui parut plus amère que la mort. Déjà ses yeux se remplissaient de larmes, et il allait se livrer au plus affreux désespoir; mais cette parole de son père: Dieu est présent partout, lui revint à l'esprit.

— Puisque Dieu est présent partout, se dit-il à lui-même, il me voit en ce moment et il ne m'abandonnera pas.

Cette pensée lui rendit un peu de courage; il essuya ses larmes et regarda les montagnes, dont les sommets nuageux se doraient aux derniers rayons du soleil couchant; il fut ravi de leur imposante majesté. Il aperçut l'isar qui courait en bondissant au-dessus des précipices; il entendit le chant des petits oiseaux qui semblaient faire leurs adieux au soleil, et son cœur fut soulagé d'un grand poids.

Aucune de ces petites créatures, pensa-t-il, n'est en oubli devant Dieu; toutes vivent parce que sa providence veille sur elles. J'aurais donc tort de m'affliger; si Dieu prend soin des petits oiseaux, combien plus n'aura-t-il pas soin de moi?

Consolé par ces réflexions, il chercha gaiement un endroit où

passer la nuit; il trouva sous des bûissons touffus un pen de feuilles sèches que les vents d'hiver n'avaient point balayées. Ce fut là son lit. Il soupa donc avec sa marmotte qu'il attachait soigneusement à sa vieille pour qu'elle ne pût pas s'échapper, mit son petit sac sous sa tête en guise d'oreiller, fit sa prière du soir et ferma les yeux.

Mais il avait à peine goûté deux heures de ce sommeil profond et paisible qu'on ne connaît guère qu'à son âge, lorsqu'il se réveilla tout à coup en sursaut et en poussant un cri d'effroi. Un poids s'était posé sur sa poitrine, quelque chose de velu et de froid avait effleuré son visage. Il crut d'abord que tous les loups de la montagne étaient accourus pour le dévorer.

Ce n'étaient point des loups qui venaient le surprendre pendant son sommeil. Mais qu'était-ce, je vous prie, mes chers petits lecteurs? Si vous ne le devinez pas, il faut que je vous le dise : c'était l'ami, le compagnon d'Antoine, c'était son chien boiteux, son pauvre Clopin. Cet excellent animal n'avait point voulu réveiller son maître; il avait renfermé en lui-même sa joie, et, au lieu d'aboyer avec force pour lui dire : Je suis là, il avait pris sa place ordinaire à côté de l'enfant. Mais le bout de son nez glacé par le froid de la nuit donna par hasard contre la joue du petit dormeur, et le tira de son sommeil.

Grande fut pour les deux amis la joie de se revoir. Antoine pleura en voyant le bon cœur et l'attachement de ce fidèle animal qui, boiteux, avait tant couru pour le rejoindre. C'était d'ailleurs une compagnie plus agréable que celle de sa marmotte. La difficulté fut de mettre d'accord ces deux bêtes qui d'abord parurent éprouver peu de sympathie l'une pour l'autre. Clopin ne demandait pas mieux que de vivre en paix, mais la marmotte lui donnait des coups de patte auxquels il était obligé de répondre. Pour couper court à ces querelles de ménage, Antoine prit le parti de porter sa marmotte sur son dos attachée à sa vieille.

Après quelques jours de marche, le petit Savoyard arriva sur

les belles rives de la Duranee et du Rhône. Là il put admirer tout à son aise le contraste de ces riantes contrées avec les pauvres et stériles montagnes de son pays. Quand il regardait les beaux fruits qui pendaient aux arbres et les raisins qui se doraient sur le penchant des coteaux :

— Quel bonheur, disait-il, d'habiter une si bonne terre qui prodigue à l'homme, presque sans travail, toute sorte de productions nécessaires ou agréables !

Il ne pouvait porter à ses lèvres une grappe de raisin, sans penser à ses petits frères et à ses petites sœurs.

— Que ne puis-je leur en envoyer, s'écriait-il avec une larme dans les yeux, ou que ne sont-ils avec moi pour savourer ce doux fruit qu'ils ne connaissent pas !

Cependant, malgré l'aimable température et la fertilité de nos plaines, il sentait au fond de son cœur l'amour de son pays, et le bonheur de revoir un jour sa pauvre Savoie faisait toujours sa plus chère espérance.

Après avoir parcouru les plaines du Comtat, de la Provence et du Languedoc, le petit Savoyard s'aperçut qu'il n'était guère plus riche qu'à son arrivée. Cependant il désirait beaucoup envoyer quelque chose à sa famille, une couverture de laine pour son père et sa mère, une jupe à chacune de ses sœurs, deux belles casquettes pour le dimanche à ses deux frères. Mais il avait beau compter et recompter son argent, il n'avait pas la dixième partie de ce qu'il fallait.

IV. — ANTOINE ARRIVE A PARIS.

Il prit le parti de se mettre en route pour la capitale. Sa marmotte avait assez bien profité de l'espèce d'éducation qu'il lui avait donnée : elle dansait au son de la vielle, tournait de fort bonne grâce autour du bâton, et présentait la patte convenablement. Le fidèle Clopin n'était pas non plus sans mérite ; il travaillait d'une manière agréable et se faisait admirer par l'ex-

trême complaisance avec laquelle il se prêtait aux jeux et aux exercices de la marmotte.

En entrant dans Paris, le pauvre enfant se crut d'abord perdu au milieu du bruit et de la cohue de cette grande ville, où il ne connaissait personne : il courut tout le jour sans savoir à qui parler; cependant sur le soir il fut assez heureux pour trouver à coucher sous une espèce de hangar, avec une douzaine de ses compatriotes qui étaient les uns ramoneurs, d'autres porteurs de singes ou de marmottes, d'autres commissionnaires, tous assez misérables. Quelque plaisir qu'il eût d'abord à entendre parler le patois de ses montagnes, son sort lui parut bien dur : l'humidité, la vermine, l'idée de son abandon au milieu de cette immense capitale, ne lui permirent pas de fermer l'œil un seul instant : il passa toute la nuit dans la tristesse et dans les larmes.

Dès le point du jour, Antoine se hâta de quitter le lieu humide et infect où il se trouvait, et se dirigea vers les boulevards. Comme il était encore de trop bonne heure pour qu'il pût trouver des oisifs à amuser avec sa vielle et les talents de ses deux bêtes, il s'assit au pied d'un arbre et finit par s'endormir d'un profond sommeil provoqué par l'insomnie de la nuit. Il dormit longtemps; car le soleil était déjà haut sur l'horizon, lorsqu'il se sentit éveiller brusquement par une main qui se posa sur son épaule et par une voix rude qui lui dit :

— Où as-tu pris ce chien, petit drôle?

Surpris de cette question, il le fut bien plus encore de voir Clopin sauter en aboyant après l'inconnu et le caresser, puis revenir vers lui comme pour lui faire partager sa joie.

— Où as-tu trouvé ce chien? lui demanda-t-on une seconde fois.

— Il est à moi, répondit le pauvre Antoine, qui craignait de perdre son animal chéri.

— Je vois bien qu'il est à toi, reprit l'inconnu; mais je désire savoir où tu l'as trouvé.

— Dans nos montagnes, répondit le petit Savoyard, au fond d'un précipice, d'où je l'ai retiré avec beaucoup de peine et de danger. Il avait une patte cassée; je l'ai porté à notre maison, je l'ai soigné, je l'ai nourri de mon pain, il a couché sur mon lit. Je ne l'ai point forcé de me suivre jusqu'ici, j'ai cru qu'il s'était attaché à moi parce qu'il m'aimait. L'ingrat! continua-t-il à la vue des caresses que le petit animal faisait à l'inconnu, je vois qu'il ne m'aimait pas, et pourtant Dieu sait ce que j'ai fait pour lui! Je l'ai porté dans mes bras quand j'avais peine à me traîner moi-même; depuis qu'il est avec moi, il n'a jamais connu la faim, et je l'ai connue plusieurs fois à cause de lui. Maintenant il me quitte, il m'abandonne, il vous caresse, Monsieur, quoique certainement vous ne l'ayez jamais aimé comme je l'aime encore.

Le pauvre Antoine pleurait et sanglotait. Le petit animal, voyant qu'il avait du chagrin, vint à lui pour lui témoigner sa sympathie, et se mit à lécher les grosses larmes qui coulaient le long de ses joues. Mais Antoine le repoussait de la main et lui reprochait son ingratitude.

— Non, lui disait-il d'une voix entre coupée de sanglots, va-t'en, laisse-moi, tu ne m'aimes pas. Je ne t'ai point abandonné, moi, quand tu allais mourir, et maintenant que je suis malheureux, tu m'abandonnes; va-t'en.

Cette scène singulière toucha vivement l'inconnu.

— Mon enfant, dit-il avec douceur, quel est donc ton malheur? Allons, réponds-moi.

— J'étais venu à Paris plein d'espérance, reprit Antoine, et je vois qu'au lieu d'y pouvoir mettre quelques sous de côté chaque jour, c'est à peine si je pourrai vivre. Mes compatriotes ne m'ont pas reçu comme ils le devaient; il est vrai qu'ils ne sont pas heureux non plus; mais ils pouvaient au moins me témoigner plus d'amitié. Pour comble de malheur, voici mon chien qui m'abandonne.

L'inconnu prit alors sa bourse et en tira un louis d'or qu'il mit dans la main du petit Savoyard.

— Oh! non, Monsieur, reprit Antoine, gardez cet or; je ferais mal en l'acceptant. J'ai sauvé ce chien et je l'ai aimé pour lui-même; emmenez-le puisqu'il veut bien vous suivre; je ne veux rien en échange de lui.

— Lève-toi, mon enfant, dit l'inconnu; je vois que tu as un noble cœur : viens avec moi; tu vivras dans ma maison, à mon service; de cette manière, ton pauvre Clopin t'appartiendra toujours et vous ne serez point séparés.

L'enfant essuya ses larmes et suivit l'inconnu, qui était un homme riche et bienfaisant. Une fois entré dans sa maison, il n'en sortit plus. Les enfants de ce brave homme furent transportés de joie à la vue du pauvre chien boiteux qu'ils avaient tant pleuré, et leur reconnaissance fut acquise à son petit libérateur. Antoine entra au service de cette honnête famille, dont ses heureuses qualités, sa droiture, son intelligence et son bon cœur lui gagnèrent de plus en plus les bonnes grâces. On lui donna dans la maison un emploi proportionné à ses forces et plus lucratif que ne le comportait son âge; de sorte qu'au bout d'un an il avait envoyé à ses parents cinq louis d'or, au lieu d'un qu'il n'aurait pas gagné dans le même espace de temps avec sa vieille et sa marmotte.

